

## Reynald Freudiger

Depuis septembre 2007, *Le Courrier*, *Culturactif.ch* et *Viceversa Littérature* publient en partenariat des textes inédits d'auteurs de Suisse. Ces textes paraissent un lundi sur deux, et sont disponibles soit sur nos pages, soit en dernière page du *Courrier* ou sur le site de ce quotidien: [www.lecourrier.ch](http://www.lecourrier.ch)

### Reynald Freudiger



Né en 1979, Reynald Freudiger termine ses études universitaires à Lausanne en 2003, puis part en Amérique latine. Là-bas, il s'intéresse de près au mouvement de fond qui, un peu partout sur le continent, porte alors la gauche au pouvoir. Son premier roman, *"La Mort du Prince bleu"*, témoigne entre autres de cet intérêt. De retour en Suisse, il collabore à l'édition critique des œuvres complètes de Charles-Ferdinand Ramuz pour le compte du Centre de recherches sur les lettres romandes, puis rejoint le Gymnase de Burier, où il enseigne actuellement le français.

Il n'abandonne pas pour autant la recherche, et mène notamment une activité de critique littéraire au sein de la *Revue de Belles-Lettres*. L'été dernier, il a signé une série de chroniques consacrées à la littérature romande pour le magazine culturel du quotidien *La Liberté*. Le texte que nous publions ici est détaché "d'*Ângeles*", un recueil de proses brèves à paraître prochainement. *co*

### Mille et un cierges blancs

Au marché couvert, je suis devenue, au fil des rides, une véritable institution, ou une antiquité, c'est selon. On m'appelle la sorcière et le nom me convient, il n'est pas pire qu'un autre – sauf peut-être quand il est graffité sur le mur de mon stand à côté d'un bûcher assez mal dessiné: il ne faudrait quand même pas prendre le taureau pour une conne... Alors je m'épuise sur une brosse pour faire rendre gorge à ce mur à la langue bien pendue. Avant que j'en aie tout à fait terminé, la jeune Isabel aux joues rouges vient m'apporter le cierge blanc que je lui ai demandé. Elle est la mille et unième à s'acquitter de la tâche et, pour la mille et unième fois, dans un geste rabâché, je prends le cierge, sans un mot, pour le ranger soigneusement dans une caisse derrière moi. Et puis je me retourne pour lui dire que c'en est terminé, pour lui souhaiter bonne fortune. Alors, de peur sans doute de se noyer dans un trop-plein de sentiments, elle prend une profonde bouffée d'air, et elle verse une larme, comme elles font souvent quand elles en ont trop gros sur la pastèque. Normalement, les choses s'arrêtent là, mille fois elles se sont arrêtées là, mais aujourd'hui, heureuse d'être arrivée au but que je m'étais fixé, je ne peux m'empêcher de taquiner le verbe, de babiller un peu, pour dire à Isabel qu'elle sera

la dernière: je rends mon tablier, mes infusions et mon aiguille à tricoter. J'arrête de faire des anges, je prends mon jubilé. Lorsque j'étais gamine, on m'avait expliqué que le chiffre «mille et un» était aussi menteur qu'un arracheur de votes, qu'il ne signifiait nullement mille et un, mais quelque chose entre beaucoup et l'infini. La jeune Isabel aux joues rouges me demande d'une voix rose si je me souviendrai d'elle. Je lui réponds que oui, plus que très certainement, comme bleu et bleu font bleu, parce qu'il se trouve qu'elle sera la dernière que j'aurai avorté. Dans ma mémoire d'ancêtre, fripée, rares sont les souvenirs précis de ces femmes qui ont un jour décidé de venir me trouver, tout au fond du marché. Je garde surtout le souvenir qu'elles se ressemblent beaucoup, et que leur grossesse tombait à chaque fois comme une cucaracha au beau milieu d'une soupe de tortilla. Il y a plus de points communs qu'il n'y paraît entre la jeune exploitée en maquiladora, qui ne peut se permettre de suspendre son travail pour les cris d'un bébé, et la travailleuse de l'humanitaire, qui a eu le pingouin pour un don Juan local et qui ne peut décemment pas rentrer en Europe ou à New York City, auprès de son mari, grosse d'un fruit de la passion qui deviendrait bien vite un fruit de la discorde. Entre la petite putain d'hôtels bons marchés, fagotée comme une reine de cœur qui crèverait pour un as de pique, la «María couche-toi-là et laisse-moi entrer, mais garde-le pour toi», et la bourgeoise des grands boulevards qui a des fesses à claques mais ne veut pas d'enfant, parce que c'est encombrant et que ça donne des rides. Entre des lycéennes, bourrées comme des piñatas, et de jeunes grands-mères qui n'ont plus le courage de tout recommencer, mais qui veulent continuer à profiter de la vie et à se faire trousser tant que le réveil n'a pas encore sonné. La jeune Isabel aux joues rouges n'est pas seule dans son cas, j'ai eu d'autres femmes violées, par d'anciens confidents ou de beaux inconnus, ou un petit ami, ou un père insatiable – car la roue de Fortune tourne parfois à l'envers et les voies du Seigneur, qu'on dit impénétrables, sont aussi scandaleuses, comme osait l'affirmer un camarade de classe on ne peut plus croyant, futur séminariste et actuel évêque. Les histoires se ressemblent, dans ma tête du moins, et les larmes sont rarement larmes de caïmans. Il y a les grands classiques, comme ces femmes qui, après avoir vu leur compagnon partir la queue entre les jambes ou les jambes à leur cou à l'annonce d'une grossesse, ne veulent pas devoir lire dans les yeux d'un bébé que l'odeur de la poudre d'escampette remplace au bout du compte les promesses de monts et de merveilles, et puis celles qui simplement ne se sentent pas la force d'assumer une crevette qui ne pipe pas un mot, et celles qui jamais n'oseraient montrer à la grande famille que l'enfant est métis. Beaucoup viennent vers moi, dans le marché couvert, parce que la loi interdit la pratique, et que celles qui auraient l'argent pour se faire avorter, dans les cliniques privées qui le font sous la table, y renoncent parfois, parce que le mari jaloux connaît bien le docteur, ou que le directeur est un vague cousin. Alors elles viennent me voir depuis leur beau quartier, et c'est souvent la première fois qu'elles s'aventurent dans le marché couvert; on le devine comme le string au milieu du derrière à leur façon de se déhancher dans les dédales des stands, de tenir leur sac à main serré tout près du corps, et de lever le menton en claquant des talons; elles sont gracieuses comme des papillons en cage, devant les étals vendant viande ou poisson. C'est souvent leur bonne à tout faire qui leur a parlé de moi, parce que la vraie confiance n'a que faire des barrières sociales, ou alors peut-être parce qu'on peut l'acheter quand on a les moyens. Certaines pourtant ne se déplacent pas, et alors c'est à moi de détonner dans leur très beau quartier. Il m'arrive aussi de me rendre dans les bidonvilles de la périphérie, une fois tous les tant, et inmanquablement, une fois tous les tant, il y a une fille qui demande à me voir, pour elle ou une amie qui craint ma compagnie sous les regards curieux de ses voisins espions. Toutes sont estimables, pour triste ou grotesque que paraisse leur histoire. Jamais je ne me serais permis de refuser mon aide à une

femme qui se débat dans de sales ponchos. Et c'est le même tarif pour toutes, qu'elles soient riches comme Gringo ou pauvres comme José: quelques pesos à peine, et un grand cierge blanc, et je peux assurer que tout se passera bien, sans boucherie excessive, parce que, la science des plantes a beau laisser sceptique, le plus souvent ça marche aussi délicatement qu'une gracieuse funambule sur une lame affilée. Et si les soupes de nopal safranées ne donnent rien, les infusions de camomille à l'arsenic ou les lotions de peyotl font toujours leur effet. Il arrive bien sûr qu'il faille sortir les grands moyens de derrière les nabots, les tiges métalliques et les doses d'opiacé, mais là aussi ça marche, et jamais, je pourrais le jurer sur la tombe de la Guadalupe, ça ne s'est terminé par la mort de la mère. Aujourd'hui, Isabel, tu seras la dernière, et j'en suis soulagée, et je m'en souviendrai. Mais ne te tracasse pas, je sais me faire discrète, muette comme la tombe de Doña Marina. Arrivée où j'en suis avec toutes mes rides et tous mes cheveux blancs, je peux me figurer le poids que ce doit être d'avoir enfanté un ange à la place d'un bébé. Et puis je me suis tue. Alors la jeune Isabel aux joues rouges, en pointant les caisses empilées derrière moi, me demande ce que je compte faire de tous ces cierges blancs. Je lui réponds que dès le commencement, bien avant l'œuf et bien avant la poule, je m'étais promis d'aller les allumer dans la grande cathédrale quand tout serait fini, quand j'aurais mis au ciel mille et un petits anges, pour marquer ce jour de mille et une flammes. Sur ces mots, elle sourit, timidement, puis s'en va, le cou encore gros de trémolos, et le ventre un peu creux, sous les yeux des vendeuses qui la jugent peut-être, prenant pour étalon les unes leur chagrin propre, les autres leur bonne conscience. Elle se retourne une dernière fois, et disparaît bientôt, la tête dans les sanglots, entre les fleurs séchées, pour revoir le soleil hors du marché couvert. L'emplacement que j'y occupe depuis mes premières règles sera libre demain. J'évacue sans tarder, enchantée d'en finir une bonne fois pour toutes.

Carmen et sa fille, qui vendent des épices coûtant la peau des yeux, viennent immédiatement me donner un coup de main pour tout emballer. Bientôt, c'est au tour de Gisele, de Karla et d'Ester d'abandonner la jungle de leurs étals fruitiers, pour montrer leur minois toujours attendrissant. Pendant que les filles empilent avec mille précautions les caisses de cierges blancs et emballent les épices, les piments et les herbes, je m'éclipse, un peu comme Tonatiah, pour appeler mon cousin, parce qu'il m'a toujours dit qu'il viendrait à mon aide pour transporter tout ça jusqu'à la cathédrale. Il sera là bientôt. Entre-temps, les filles et moi, on fait des allers-retours avec la marchandise qu'on entasse sur le pavé. Les deux sœurs Salazar, de leur stand à café qui donne sur la rue, surveillent que personne ne dérobe quelque chose, comme il arrive parfois quand on dort à la lune. Des herbes, des épices, des lotions, des potions, des piments, et puis les pots de cactus, les aiguilles et autres ustensiles, le mercure, le phosphore, l'arsenic, et les icônes mariales, l'amulette qu'une amie m'a ramené du marché de Sonora, et celles qu'une cousine m'a envoyé de La Paz, et le grand livre vaudou qui ne sert à rien du tout, et les statues de cire de la santería qui servent à faire joli, la bouilloire, la bonbonne de gaz, et les bouteilles d'alcool, les flacons de chloroforme, le peyotl, et puis les opiacés, et les caisses de cierges. Mes va-et-vient suscitent la curiosité, on m'interroge de loin, et j'éclaire les lampions de ma voix qui crépite comme un vieux fusil de la révolution de Poncho Zapato: «Je m'en vais pour de bon», dis-je à la canonnade. Et, à chacun de mes passages, c'est presque l'engouement, certains même m'applaudissent, comme ils auraient pu faire dans le grand stade aztèque: j'en ai le cœur qui gonfle comme la voile d'une Pinta – même si je sais bien que certains me haïssent, comme le laissait entendre le méchant graffiti que je n'ai finalement pas fini d'effacer. Il y en a qui s'épanchent pour le moins bruyamment, et d'autres qui inclinent

plus discrètement la tête, en signe de gratitude, parce que je les ai peut-être naguère aidées mais qu'elles ne veulent pas que la chose se sache. Ainsi, Carmen a une fille qui ignore que sa mère lui a refusé une fratrie, et sa mère ignore que sa fille n'a pas voulu qu'elle devienne grand-mère. Je les revois maintenant presque distinctement toutes ces femmes qui sont un jour ou l'autre venues jusqu'à mon stand, toutes ces femmes qui ont ouvert les cuisses, une fois ou mille fois, pour connaître bibliquement, comme disent les gens prudes, ou la fille du curé. Moi je ne l'ai jamais fait, et le regrette à peine. A l'école, j'étais la meilleure amie de la belle de nuit, j'étais celle qui transmet les mots des prétendants, et c'est cette belle de nuit qui un jour a voulu, une épée d'oncle Sam au-dessus de la tête, que je lui rende service en la débarrassant d'une grossesse non voulue. Et de fil à couture en aiguille à tricot, je suis peu à peu devenue une espèce de nonne pas franchement jolie, mariée à ses anges. Mon cousin finit par arriver. On charge la marchandise dans sa camionnette imprégnée de l'odeur d'innombrables passades. Il me dépose bientôt place de la cathédrale, avec les caisses de cierges. Un groupe d'étrangers écoute distraitement un guide agréé devant le monument. Quelques touristes qui parlent mexicain comme des condors andins se retournent vers moi pour me prendre en photo entourée de mes cierges. Trois d'entre eux se proposent de m'aider à les transporter dans la nef principale, puis s'en vont quand le guide les rappelle. Et tandis que je commence à les sortir un à un de leur caisse pour les déposer dans la grande chapelle de la Guadalupe, un novice vient me voir, avec des yeux inquisiteurs, comme d'un requin frit dans de l'huile de bronzage au large d'Acapulco. Une vipère de bénitier qui priait au premier rang lève la tête, ouvre l'œil, le bon, et me jette le mauvais, se signe rapidement, et chuchote à l'homme en robe quelque chose à l'oreille. Alors le novice s'empourpre, comme s'il souhaitait sans délai devenir cardinal, et veut me mettre dehors avec autorité. Comme j'oppose résistance, il appelle des fidèles qui accourent à son aide, et me voilà bien malgré moi à nouveau sur la place, devant la cathédrale, séparée de mes cierges que je me suis promis d'allumer aujourd'hui. Les touristes sont partis, le novice et ses troupes me barrent maintenant l'entrée, brandissent des crucifix qu'ils ont sorti comme par magie de sous le bénitier et m'appellent «sorcière!». Dans leur bouche à hosties, le mot est une injure. Ces chiens de croyants, bêtes à manger du foin, semblent prêts à me mordre. Ils m'insultent du haut de leur foi, une foi fraîche ou bigote, essorent leur cœur de fiel. Et moi, naïve et obstinée comme la première femme de leur livre sacré, j'essaie de leur expliquer que je veux simplement allumer mille et un cierges blancs pour mille et un anges qui s'ennuient tout là-haut. Ils hurlent à la pute en parlant de blasphème. L'évêque alors fait son apparition : le vacarme a dû interrompre la sieste qu'il a coutume de faire dans le confessionnal. Il vient à mes côtés, ce camarade d'école aussi ridé que moi, mais plus majestueux, et me prend sous son aile, cachée par sa robe blanche, et puis il fend la foule, comme Moïse la Mer Rouge dans les contes pour enfants du Très Vieux Testament. Il m'emmène dans la cathédrale et puis ferme la grande porte. A l'intérieur, il n'y a plus personne: la nouvelle que quelque chose dehors se tramait avait dû se répandre, comme une traînée de province; tout le monde était sorti pour m'empêcher d'entrer, ou plus simplement pour voir l'animation régnant sur le parvis, et dont parlerait sûrement le journal. Nous ne sommes que les deux, il me tend un briquet, lui qui sait parfaitement que je suis faiseuse d'anges et ce que viens faire, et me dit qu'une fois ma tâche terminée, je pourrai sortir par une porte latérale qu'on ne peut ouvrir que depuis l'intérieur, et puis il disparaît dans un confessionnal. Devant tant de bonté, je pleure comme vache qui pisse. Puis j'allume les cierges, un à un, en comptant, à voix haute, pour être bien sûre de n'oublier personne. Je me sens peu à peu délestée, plus que ça, libérée. Je pense à tous ces anges qui ont nourri ma vie, qui me semble bien longue. Mille et une lumières, c'est beaucoup de lumières, presque une infinité. Mais je ne peux

pas m'éterniser dans cette cathédrale, et de toute façon, les cierges ne sont pas destinés à s'offrir en spectacle à ma petite personne. J'ouvre la porte latérale, et puis je la referme, doucement, sur la pointe des doigts, pour ne pas faire de bruit, avant de me rendre compte que quelqu'un m'attendait, un sifflet à la bouche. En deux temps trois battements de mon cœur fatigué, je me retrouve face à une foule hostile armée de fruits pourris. Qui me lancera le premier avocat? Il est dit dans leur livre sacré que personne ne le fait. Mais leur livre sacré, comme les Mille et une nuits, ne comprend que des contes à dormir éveillé, pour voir l'aube se lever. Pour montrer que je connais leur Bible comme d'autres leurs livrets, j'exhorte celui qui n'a jamais péché à faire son devoir. Mais tout le monde sait bien que personne n'a plus jamais péché depuis au moins Caïn, et la foule, plus papiste que le pape, ne se fait pas prier, et c'est par dizaines que volent les projectiles, et je tombe à genoux, adossée à la porte, face à cette meute de groins, et personne n'intervient entre charogne et chacal: le camarade évêque dort du sommeil du Jules, je ne lui en veux pas, il est vieux lui aussi.

**Reynald Freudiger**